



HAL
open science

Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte.

Yann Calberac

► To cite this version:

Yann Calberac. Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte. : Communication au colloque "Elisée Reclus et nos géographies : textes et prétextes", Lyon, septembre 2005.. Reclus et nos géographies : textes et prétextes, Sep 2005, Lyon, France. p. 173 à 182. halshs-00359216v2

HAL Id: halshs-00359216

<https://shs.hal.science/halshs-00359216v2>

Submitted on 29 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les petits ruisseaux font les grandes montagnes.
Une géographie en devenir : la preuve par le texte**

Yann Calbérac
Université Paris-Sorbonne (IUFM de Paris)
UMR 8185 ENeC
yann.calberac@ens-lyon.org

L'immensité de l'œuvre d'Elisée Reclus – les deux tomes de *La Terre*, les dix-neuf de la *Nouvelle géographie universelle*, les cinq de *L'homme et la terre*, sans compter les dizaines de guides Joanne qu'il a rédigés et la centaine d'articles qu'il a publiés – ainsi que la diversité des genres mobilisés (traités scientifiques, guides de voyage, articles politiques, livres pour enfants) effraient l'exégète qui voudrait s'y frotter. Les multiples facettes de la géographie – à une époque où le partage académique et la délimitation des bastions disciplinaires ne sont pas encore stabilisés – que Reclus ne cesse d'explorer peuvent aussi décourager des lecteurs déconcertés par le large spectre de la géographie reclusienne : les intérêts scientifiques, pédagogiques et militants d'Elisée Reclus rencontrent, grâce à l'essor de la presse et de l'édition, une large audience auprès d'un vaste public, savant comme profane. La compréhension de cette œuvre est rendue encore plus complexe du fait des évolutions de la matrice qui la sous-tend : tout au long de sa longue vie entièrement dévouée à l'écriture, la pensée d'Elisée Reclus n'a cessé d'évoluer. Si *L'homme et la terre* peut apparaître comme son testament scientifique, politique et idéologique, la conception originale de la géographie qui y est développée plonge ses racines à la fois dans l'éducation familiale qu'il a reçue et dans les leçons des géographes allemands dont il a suivi les séminaires qu'il a eu à cœur d'enrichir grâce à ses voyages et à son insatiable appétit de lectures. Ainsi le vaste *corpus* reclusien peut-il aussi se lire comme un itinéraire intellectuel qui se déploie dans les scissions de l'histoire politique et intellectuelle du XIX^e siècle, c'est-à-dire la trace d'une pensée dynamique, en constant travail (Sarrazin, 2004), qui prend forme en même temps qu'elle vagabonde.

« Je crains bien que le genre lui-même ne soit faux »

Aborder cette œuvre est donc une tâche difficile mais passionnante et utile pour cerner l'originalité de nos géographies contemporaines : il s'agit en effet d'interroger non seulement la géographie telle qu'Elisée Reclus la conçoit à une époque marquée par le positivisme comtien durant laquelle la diversité des pratiques et des fonctions l'emporte (Besse *et al.*, 2010 ; Blais *et al.*, 2006), mais aussi la réception que le public fait de cette géographie singulière. Pour l'exégète, l'enjeu est donc de saisir les dynamiques de la pensée d'Elisée Reclus qui sont révélatrices des évolutions du paysage intellectuel de l'époque. Afin de réduire l'immensité de son œuvre sans pour autant réduire sa diversité et sa portée, il est nécessaire de procéder à un échantillonnage qui permette d'interroger les contenus cognitifs de la géographie reclusienne, ses méthodes, ses publics et leurs évolutions. Le choix s'est porté sur deux textes, largement méconnus du grand public en dépit de leur récente réédition, *Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*¹. Ces deux ouvrages, destinés à la jeunesse

¹ Reclus, E. (1995 [1869]). *Histoire d'un ruisseau*. Arles : Actes Sud. Collection « Babel ». 219 p.

et publiés chez Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, ont traversé le temps avec le statut d'œuvres mineures. La décision de la Ville de Paris de l'offrir comme prix aux écoliers méritants les a définitivement confortés au rang de simple littérature enfantine, les privant du juste écho qu'ils méritent auprès d'une audience plus large : si ces deux livres s'adressent à la jeunesse, les idées qu'ils véhiculent n'en sont pas moins révélatrices de la matrice intellectuelle d'Elisée Reclus, alors en pleine puissance.

Au premier abord, ces deux textes frappent par leur proximité générique et stylistique : le fond comme la forme traduisent un projet similaire que la titulature vient parachever. Le *Ruisseau* et la *Montagne* constitue bien les deux volumes d'un diptyque conçu ainsi dès l'origine, comme l'atteste une lettre qu'écrit Reclus à sa sœur en 1869 au moment de la parution du *Ruisseau* :

« Je suis de retour vers le 15 octobre et prêt alors à vous piloter et à écrire avec vous *L'Histoire d'une montagne* sur le Mont Agel, au milieu des bruyères et des cistes² ».

En dépit de cet enthousiasme il faut pourtant attendre 1880, alors que les volumes de sa *Nouvelle géographie universelle* commencent à être publiés pour que cette suite ne voie le jour et que *Le ruisseau* accouche de la *Montagne*. Ces onze années de latence ne peuvent pas seulement s'expliquer par le contexte biographique de l'auteur : en plus des difficultés liées à la Commune (dont Reclus a été l'un des acteurs) et à sa répression qui lui vaut l'exil, Elisée Reclus se lance dans la rédaction de l'ambitieuse *Nouvelle géographie universelle*. Ce projet qui l'occupe dix-huit années durant lui laisse peu de temps pour revenir à la *Montagne*. Un autre facteur, qui tient au contenu même de l'ouvrage, peut expliquer les raisons d'un tel retard ; c'est du moins ce que suggère Elisée Reclus dans une lettre à son éditeur, qu'il écrit en captivité alors qu'il travaille à sa *Montagne* :

« Je voudrais bien pouvoir vous remercier en vous envoyant un chef d'œuvre, mais hélas, je n'aurai ce plaisir. Mon livre est à la fois science et poésie, mais il vaudrait mieux qu'il fût l'un ou l'autre ; je crains bien que le genre lui-même ne soit faux. Vous en jugerez...³ »

Ces difficultés d'écriture, dont on ne trouve nul témoignage pour les autres œuvres de Reclus et qui peuvent surprendre de la part d'un écrivain si prolifique, interrogent autant la place problématique de la fiction dans la science (Aït-Touati, 2011) que le partage – entre la nature (la science) et la culture (la poésie) et donc plus largement entre l'objet et le sujet – constitutif de la modernité et renégocié tout au long du XIX^e siècle dans le sillage du positivisme. La question de la scientificité de la démarche se négocie donc dans un horizon générique et scripturaire largement inédit. Ce *genre faux* apparaît alors comme l'emblème d'une crise non seulement de l'écriture d'Elisée Reclus mais plus largement de sa géographie : le texte ne permet plus de délivrer efficacement un message qui est lui-même en profonde mutation. C'est l'hypothèse qui sera discutée ici : considérons ces deux ouvrages, en dépit de leur genre faux et incertain, comme des textes scientifiques considérés à l'aune de leur production, de leur réception et de leur effectivité (Berthelot, 2003 ; Latour, 2005). C'est par l'écriture – dans

Reclus, E. (1998 [1880]). *Histoire d'une montagne*. Arles : Actes Sud. Collection « Babel ». 230 p. Ces deux éditions serviront de référence pour ce présent article.

² Lettre d'Elisée Reclus à sa sœur Louise à Vascœuil, sans date, Londres, 1869, publiée dans Reclus, E. (1911). *Correspondance. Décembre 1850 – Mai 1870*. Paris, Schleicher, 2 tomes, tome 1, p. 335 et 336.

³ Parménie A. et Bonnier de La Chapelle C. (1953) : *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs : P. J. Hetzel*. Paris, Albin Michel, 684 p. p. 568 et 569

la mesure où elle permet d'articuler les savoirs, leur production, leurs usages et leurs publics – que l'on peut mettre en évidence ce qui fait science chez Reclus. Cette lecture du *Ruisseau* et de la *Montagne* s'inscrit donc un renouveau récent des approches textuelles en géographie (Berdoulay, 1988 ; Calbérac, 2010 ; Laplace-Treytore, 1998 ; Orain, 2000). Cette lecture va à l'encontre de celles qui ont prévalu jusqu'alors et qui mettent l'accent sur la littéarité de ces deux ouvrages au détriment de leur scientificité (par exemple Lafaille, 1989), ce que conforte leur réédition dans une collection de poche dédiée à la littérature. Si l'ambition littéraire de Reclus est réelle (à l'époque le style fait partie des qualités du scientifique), elle ne doit pas faire oublier que la veine poétique de Reclus n'a d'autre fin que de transmettre des connaissances géographiques : les multiples réceptions qui ont en effet mis l'accent sur les seules dimensions littéraires, mais aussi sur les dimensions didactiques et militantes des ouvrages au détriment de leur contenu géographique, n'ont pas évalué le périmètre de la discipline que pratique Elisée Reclus. Pour lui, faire de la géographie est un acte tout autant intellectuel, social, politique, pédagogique que littéraire⁴.

Considérer ces deux ouvrages comme des textes scientifiques à part entière, en dépit de leur public et de leur forme, permet donc de dépasser ces réceptions partielles des textes au profit d'une approche plus large qui permet justement d'interroger la matrice intellectuelle de leur auteur. Loin d'être exclue, la littéarité de ces deux ouvrages devient leur premier critère de scientificité dans l'horizon de la « poétique des savoirs » définie par Jacques Rancière comme :

« (...) l'étude de l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie. La poétique du savoir s'intéresse aux règles selon lesquelles un savoir s'écrit et se lit, se constitue comme un genre de discours spécifique. Elle cherche à définir le mode de vérité auquel il se voue, non à lui donner des normes, à valider ou invalider sa prétention scientifique » (Rancière, 1992 : 21)

Le « genre faux » n'est plus un obstacle à la compréhension des textes ; c'est au contraire le levier qui permet d'en saisir les enjeux : c'est la recherche d'un équilibre entre la scientificité et la littéarité qui définit un horizon de réception constitutif de la scientificité de ces deux ouvrages. La fonction poétique du texte n'obéit plus seulement à une fonction cosmétique : elle participe pleinement de la construction de la connaissance (Geertz, 1996). C'est donc seulement par l'écriture et les dispositifs textuels mis en œuvre que l'on peut appréhender la dimension scientifique de ces deux ouvrages. C'est donc dans l'écriture – et dans les différences nombreuses, qui, au-delà d'une apparente proximité, caractérisent le *Ruisseau* et la *Montagne* – que l'on peut saisir les dynamiques de la pensée d'Elisée Reclus et élucider les évolutions de sa matrice intellectuelle, à une époque où les critères de la scientificité sont profondément renégociés.

Le grand partage

⁴ C'est aussi la lecture que Joël Cornuault fait du *Ruisseau* : « Aussi paradoxal que cela paraisse, ce sont les caractères mineurs d'un tel ouvrage, tenu en faible estime par la plupart des spécialistes, qui m'intéressèrent, ainsi que son langage simple, non chiffré, non codé, emprunté à la langue commune, et que l'on retrouve dans les grandes fresques encyclopédiques de Reclus. (...) Ce petit livre d'observation de la nature allait droit au cœur de la géographie » (Cornuault, 2005 ; 53 et 54).

Envisageons maintenant l'hypothèse inverse de celle qui a prévalu jusqu'ici : considérons, en dépit de leurs nombreux points communs, ces textes comme radicalement étrangers l'un à l'autre et faisons de cette étrangeté un levier pour interroger le saut qu'a fait la pensée de Reclus durant ces onze années. Que nous disent ces différences (qui portent principalement sur la manière de construire le ruisseau et la montagne en objets scientifiques) des modalités de saisie intellectuelle du monde et la posture scientifique de Reclus ? Ces différences apparaissent dès les premières pages des deux ouvrages, au moment où l'auteur expose ses projets, ses motivations et ses méthodes.

En retraçant dès le premier paragraphe de *Histoire d'un ruisseau*, le cycle de l'eau et sa circulation sous différentes formes, Elisée Reclus place d'emblée son ouvrage sous le signe d'un infini – « L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini » (p. 7) – qui renvoie à la Création dans son ensemble :

« Tous les agents de l'atmosphère et de l'espace, toutes les forces cosmiques ont travaillé de concert à modifier incessamment l'aspect et la position de la gouttelette imperceptible ; elle aussi est un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos » (p. 7).

Reclus mobilise donc la posture romantique (directement héritée de Rousseau), celle d'une nature mystérieuse qu'il faut déchiffrer comme un livre ouvert, une nature érigée en un temple qui écrase l'homme qui se perd dans sa contemplation.

« Toutefois notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte, et nous nous bornons à la suivre dans ses détours et ses chutes depuis son apparition dans la source jusqu'à son mélange avec l'eau du grand fleuve ou de l'océan. Faibles comme nous le sommes, nous tâchons de mesurer la nature à notre taille ; chacun de ses phénomènes se résume pour nous en un petit nombre d'impression que nous avons ressenties. Qu'est le ruisseau, sinon le site gracieux où nous avons tous vu son eau s'enfuir sous l'ombrage des trembles, où nous avons vu se balancer ses herbes serpentines et frémir les joncs de ses îlots ? La berge fleurie où nous aimions à nous étendre au soleil en rêvant de liberté, le site sinueux qui borde le flot et que nous suivions à pas lents en regardant le fil de l'eau, l'angle du rocher d'où la masse unie plonge en cascade et se brise en écume, la source bouillonnante, voilà ce qui dans notre souvenir est le ruisseau presque tout entier. Le reste se perd dans une brume indistincte. » (p. 7 et 8)

Le microcosme que constitue la gouttelette ne permet pas de saisir le macrocosme. L'heure n'est plus à l'optimisme de la Renaissance et pour pallier l'impossibilité d'appréhender cette nature qui nous dépasse, le seul recours possible est l'évocation des impressions ressenties à son contact, de la même manière que Lamartine ne peut évoquer le lac du Bourget sans évoquer le souvenir d'Elvire disparue. Dès lors, le ruisseau n'est-il plus décrit que par les sensations qu'il suscite, sans aucune séparation possible entre le sujet et l'objet. Le *Ruisseau* s'ouvre donc sur un horizon dans lequel la poésie est le mode privilégié d'intelligibilité du réel.

Le dispositif narratif mis en place dès le premier chapitre de *La montagne* (« L'asile ») rompt avec la posture romantique et sensible du *Ruisseau* ; si l'approche de Reclus est toujours romantique, c'est davantage pour son regard désabusé sur la société que pour sa sensibilité :

« J'étais triste, abattu, las de la vie. La destinée avait été dure pour moi, elle avait enlevé des êtres qui m'étaient chers, ruiné mes projets, mis à néant mes espérances. Des hommes que j'appelais mes amis s'étaient retournés contre moi en me voyant assailli par le malheur ; l'humanité tout entière, avec ses intérêts en lutte et ses passions déchaînées, m'avait paru hideuse. Je voulais à tout prix m'échapper, soit pour mourir, soit pour retrouver, dans la solitude, ma force et le calme de mon esprit. Sans trop savoir où me conduisaient mes pas, j'étais sorti de la ville bruyante, et je me dirigeais vers les grandes montagnes dont je voyais le profil denteler le bout de l'horizon » (p. 15)

Elisée Reclus met en scène une posture politique : il abandonne la première personne du pluriel (qui lui permettait dans le *Ruisseau* de parler au nom de l'humanité toute entière) au profit de la première personne du singulier. L'auteur devenu narrateur est donc cet individu singulier contraint de quitter la ville – entendue comme une métaphore de la société (Gourlaouen, 2004) – au profit d'un exil en montagne. Les premières pages du texte font ainsi écho à la situation personnelle de Reclus après la répression de la Commune, au moment même de la rédaction de la *Montagne*. La fréquentation de la nature lui permet donc de s'extraire du monde dans lequel il évolue habituellement. Cet intérêt pour la montagne est une préoccupation récente qui s'inscrit non seulement dans la perspective de l'esthétique kantienne qui en a fait un exemple du sublime mais aussi des changements du regard occidental qui s'opèrent au XIX^e pour les espaces en marge (Corbin, 1988). Dans cet espace largement méconnu, cette *terra incognita*, tout est à découvrir : le géographe ne peut donc convoquer ses souvenirs et est confronté à l'expérience d'une altérité emblématisée par la relation qu'entretient le narrateur avec le montagnard.

Ce dernier est d'emblée rejeté car il est considéré comme membre à part entière de la société que Reclus cherche à fuir, mais devient progressivement son allié dans le cadre d'une relation pédagogique réciproque. Si Reclus fait une géographie de la montagne, c'est grâce au savoir transmis par le montagnard dont il se fait le porte-parole – ce qui accrédite ses savoirs vernaculaires (Collignon, 2005) – et qui devient à la fois son énonciataire privilégié :

« De même, le berger mon compagnon, qui m'avait presque déplu, comme représentant de cette humanité que je fuyais, m'était devenu graduellement nécessaire ; je sentais naître pour lui la confiance et l'amitié. Je ne me bornais plus à la remercier de la nourriture qu'il m'apportait et des soins qu'il me rendait, mais je l'étudiais, je tâchais d'apprendre ce qu'il pouvait m'enseigner. Bien léger était le bagage de son instruction ; mais, quand l'amour de la nature se fut emparé de moi, c'est lui qui me fit connaître la montagne où paissaient ses troupeaux, à la base de laquelle il était né. (...) En échange, je lui expliquais aussi bien des choses qu'il ne comprenait pas et que même il n'avait jamais désiré comprendre » (p. 18 et 19).

En passant de la première personne du pluriel à la première personne du singulier, la géographie change donc de fonction : elle se détache du récit historique et devient un discours pédagogique, directement utile, qui a pour but d'expliquer le monde qui nous entoure. Cette expérience d'un *cogito* reclusien fonde la nouvelle scientificité de la démarche géographique. Elle définit un nouvel horizon de réception du texte géographique qui s'accompagne d'un renouvellement des méthodes caractéristique de la

discipline. Ces évolutions dans la posture et la démarche sont le fruit à la fois de l'évolution du contexte intellectuel et de la maturation de la pensée d'Elisée Reclus : ces deux ouvrages permettent donc de retracer à la fois l'évolution du paysage intellectuel du XIX^e siècle et la trajectoire singulière qu'y occupe Elisée Reclus.

Evolutions et dynamiques

Dans ces deux ouvrages, la place de l'homme est centrale mais en même temps problématique, car elle ne va pas de soi et qu'elle n'est pas négociée selon les mêmes modalités. Alors que le *Ruisseau* témoigne de l'intérêt de Reclus pour l'histoire, c'est-à-dire pour le passé des hommes et leurs évolutions, la *Montagne* s'intéresse à leur condition présente : l'évocation du libre montagnard et de la misère du crétin ancre cet ouvrage dans le champ des préoccupations sociales de Reclus. Son intérêt pour son semblable est paradoxalement plus saillant dans la *Montagne* même si c'est le moment où il connaît l'exil après la Commune et qu'il met en scène sa quête de solitude et son exil. L'introduction met en lumière ce paradoxe : il n'est pas possible de quitter la société et même sur les cimes elle se rappelle à lui par l'intermédiaire du montagnard. Rien de tel dans le *Ruisseau* où Reclus appréhende l'homme sous l'angle des différentes civilisations et des dispositifs techniques qu'elles ont mis en œuvre pour apprivoiser cet élément. Pourtant, l'ouvrage se clôt sur une description du cycle de l'eau qui est une métaphore de la Création : les civilisations passées et présentes sont alors convoquées comme des composantes de ce grand tout et l'homme se dilue dans la nature. La *Montagne* opère donc un changement sans précédent : si l'essentiel de l'ouvrage est consacré à la description de phénomènes naturels, c'est à l'homme qu'est consacrée la fin de l'ouvrage, juste après l'évocation des dieux de l'Olympe et des génies. Quoique sublime, la montagne reclusienne est davantage le terrain des hommes qui la peuplent et la mettent en valeur plus que le domaine des dieux.

Ces différences de perspective – une communion avec la nature sur les rives du ruisseau et une ode à la gloire de l'homme sur les cimes – renvoient aux contenus mêmes de la géographie reclusienne. Dans le *Ruisseau*, la géographie physique est largement absente et les caractéristiques des écoulements ne sont pas abordées : la dimension humaine l'emporte et le ruisseau est uniquement envisagé sous l'angle des civilisations qui l'aménagent et des souvenirs suscités à son contact. Reclus mobilise le champ des belles-lettres (alors déclinant), c'est-à-dire un ensemble composite qui mêle la littérature, l'histoire sainte et les humanités (Herman et Viala, 2004) : la géographie de Reclus se distingue donc de celle de son époque qui commence à s'autonomiser (Besse *et al.*, 2010) et traduit surtout l'importance de l'histoire dans sa démarche intellectuelle (Netter, 1981). Rien de tel dans la *Montagne* où les phénomènes physiques sont précisément décrits. Ce glissement majeur mérite d'être mis en perspective dans l'ensemble de l'œuvre d'Elisée Reclus. En effet le mouvement qui se dessine dans le *Ruisseau* et la *Montagne* semble aller à l'encontre de ce qui se lit dans le reste de l'œuvre. L'évolution de la place de l'homme apparaît dès les titres. Ainsi dans *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*, le premier ouvrage publié en 1868, l'homme est-il absent : l'ouvrage décrit des phénomènes physiques. La *Nouvelle géographie universelle* est sous-titrée *La terre et l'homme* ce qui semble traduire l'intérêt de Reclus pour les sociétés : cette gigantesque fresque constitue en effet un vaste panorama de la diversité des peuples de par le monde. Enfin, son dernier ouvrage

– *L’homme et la terre* – opère un renversement radical : l’homme occupe désormais la première place devant la nature. Cette évolution puise ses racines aussi bien dans sa formation intellectuelle – celle qu’il a reçue des géographes allemands, alors très tournés vers la géographie physique – que dans ses convictions politiques. Anarchiste, Reclus ne respecte que les règles que donnent aux hommes la nature ; il ne reconnaît pas les règles de la vie en société. Sans remettre en cause son *credo* anarchiste, la Commune sonne le glas de cette croyance : la répression l’a convaincu que l’homme ne pouvait se détacher de la société (même le montagnard, pourtant isolé, appartient à la société) et il s’intéresse donc à elle afin d’en comprendre les évolutions et les mécanismes. Publié un an après *La terre*, *l’Histoire d’un ruisseau* détone : cet ouvrage ouvre en effet un espace autonome où l’on peut s’intéresser à l’homme, mais seulement dans sa dimension historique. Le *Ruisseau* apparaît comme le complément de *La terre* : Reclus relègue dans une œuvre au statut mineur et de genre indéfinissable ce qui ne relève pas à ses yeux de la géographie, mais qui a pourtant trait à l’objet qu’il traite. C’est donc un diptyque que forme *La terre* et *l’Histoire d’un ruisseau* : le premier ouvrage est consacré à la nature et à la géographie, et le second à l’homme et aux belles-lettres. Rien de tel pour *l’Histoire d’une montagne* où la description des phénomènes physiques est mêlée à l’évocation de la vie des hommes : une étape dans la pensée d’Elisée Reclus est franchie et ce dernier n’opère plus de séparation radicale entre la nature (qui serait du domaine de la géographie) et les hommes (qui seraient du domaine de l’histoire et des belles-lettres). Avec le *Ruisseau*, la géographie reclusienne a évolué, ce qui se lit aussi dans la *Nouvelle géographie universelle* qui lui est contemporaine. Désormais, la géographie n’étudie plus seulement les aspects physiques ; elle devient aussi humaine. *L’Histoire d’une montagne* emblématise l’évolution de la matrice intellectuelle d’Elisée Reclus, au moment même où Friedrich Ratzel pose les bases d’une anthropogéographie, c’est-à-dire une géographie qui interroge la diversité des civilisations humaines.

L’évolution de la place de l’homme dans ces deux ouvrages emblématise donc plus généralement le déclin des belles-lettres et la formation d’un champ autonome capable de prendre en charge l’homme perçu dans sa dimension contemporaine (Blais, 2006). La structure du *Ruisseau* repose sur une homologie entre le cours du torrent, les âges de l’homme et les époques de l’humanité : le ruisseau est une métaphore du temps qui passe dans l’horizon de la modernité définie par les Lumières. Ainsi la source est-elle le lieu non seulement de l’évocation de l’enfance et des jeux sur ses rives mais aussi de la remémoration des pages les plus célèbres de l’histoire ancienne et de l’histoire sainte. Le ruisseau qui grossit devient ensuite le lieu des exploits des civilisations modernes qui ont réussi à le mettre en valeur et à tirer profit de ses ressources. Sa veine édifiatrice apparaît aussi aux ouvrages d’édification morale destinés à la jeunesse – à l’image du *De viris* de l’abbé Lhomond – qui ont volontiers recours aux *exempla* antiques. Plus qu’une œuvre géographique, le *Ruisseau* est donc un livre d’histoire, témoignage du regard des modernes pour lesquels le monde est nécessairement voué à progresser. Rien de tel dans la *Montagne* qui s’intéresse plus aux phénomènes physiques et aux hommes d’aujourd’hui qu’aux héritages antiques. Le discours géographique change donc de nature : il se détache des belles-lettres et privilégie le contemporain au détriment du passé. Durant les onze années qui séparent le *Ruisseau* de la *Montagne*, le temps n’est plus considéré comme la catégorie d’analyse privilégiée : le traitement qui est réservé à l’objet que constitue la montagne est emblématique de ce changement de paradigme. A la différence d’un cours d’eau qui a un début (les sources), un milieu (le chenal d’écoulement) et une fin (l’embouchure ou la confluence), une montagne n’a ni début ni fin : la montagne ne peut donc pas être le support d’un récit chronologique fondé sur

une lecture diachronique des civilisations. Même si Elisée Reclus scénarise le parcours dans la montagne de son narrateur en posant la fiction de son exil, la démarche qui l'occupe est analytique : il décompose la montagne en autant de phénomènes qu'il étudie successivement. La structure de l'ouvrage ne repose plus sur le cheminement du narrateur (il n'est pas question d'aborder la montagne par exemple à partir de l'étagement, ce qui permettrait de suivre l'ascension), mais plutôt sur la mise en évidence de phénomènes que le lecteur peut regrouper en grandes thématiques : la géologie (« Les sommets et les vallées », « la roche et le cristal », « l'origine de la montagne », « les fossiles », « la destruction des cimes », les éboulis »), la climatologie et l'hydrologie (« les nuages », « le brouillard et l'orage », « les neiges », l'avalanche », « le glacier », « la moraine et le torrent »), la biogéographie et la zoogéographie (« les forêts et les pâturages », « les animaux de la montagne ») et enfin l'anthropogéographie qui s'intéresse à l'homme (« le libre montagnard », « le crétin ») et à ses représentations (« l'adoration des montagnes », « l'Olympe et les dieux » et « les génies »). Les différentes branches de la géographie apparaissent : héritage de l'encyclopédisme des Lumières et de son goût pour les classements, des catégories sont mobilisées pour structurer le discours géographique qui cherche alors à épuiser le réel par le recours à la description minutieuse (Laboulais, 2006). Reclus met donc à nouveau en œuvre les classements qui structurent *La terre* ; le recours à ce mode de présentation des connaissances, à rebours de ce qui est proposé dans le *Ruisseau*, surprend si l'on garde à l'esprit que Reclus reste un penseur marqué par le temps comme l'atteste *L'homme et la terre* (Netter, 1981).

La Montagne témoigne aussi, par la mise en scène d'une posture scientifique caractérisée par le recours au *je*, d'un renouvellement des méthodes géographiques : alors que le narrateur du *Ruisseau* était indéfini et renvoyait à un représentant de l'humanité, celui de *La Montagne* est clairement identifié : c'est l'auteur lui-même et le premier chapitre – « l'asile » – pose donc à la fois les bases d'un pacte de lecture d'inspiration autobiographique (Lejeune, 1975) mais également d'un contrat scientifique qui lie l'auteur et son lecteur. Les savoirs géographiques formulés par l'auteur sont garantis par la démarche empirique qu'il a menée à cette fin. C'est la démarche du terrain – c'est-à-dire la méthode empirique de collecte des données *in situ* (Calbérac, 2010 ; Volvey, 2003) – qui est ici mise en place et valorisée. Le rêveur qui parcourt les berges du ruisseau en se remémorant les évolutions de l'humanité cède la place à un géographe désormais caractérisé par son souci d'observer minutieusement ce qui l'entoure. Elisée Reclus se distingue donc des géographes de l'époque davantage enclins à fréquenter leur cabinet et anticipe de peu la refondation vidalienne qui érige le terrain en méthode privilégiée du géographe (Robic, 1996). Ces deux ouvrages permettent de comprendre les raisons qui ont imposé la pratique du terrain. Si des raisons peuvent être cherchées dans la vie de Reclus (notamment ses idées anarchistes et le rôle qu'il assigne donc à la nature), l'essentiel provient d'un double héritage. D'une part, celui des géographes allemands dont Reclus a suivi l'enseignement (et dont Vidal se réclame également) et d'autre part celui d'un héritage romantique – assumé chez Reclus, plus discret chez Vidal – largement inspiré de Rousseau qui a aussi influencé les idées pédagogiques de Pestalozzi (Claval, 2008) : pour ce penseur suisse qui a traduit en allemand *L'Emile* la pédagogie doit reposer sur le concret et sur la démarche inductive. Reclus pose donc les bases d'un rapport immédiat et renouvelé avec ce qui nous entoure.

L'histoire d'un ruisseau et *L'histoire d'une montagne* occupent donc une place singulière dans l'œuvre d'Elisée Reclus. Marginales par leur public et leur genre indéfini, elles n'en sont pas moins centrales : écrites en même temps que les grandes œuvres de Reclus, elles permettent de porter sur elle un regard singulier. Le *Ruisseau* et la *Montagne* jouent donc, en creux, le rôle d'un laboratoire de formes qui permet à Reclus d'inventer sa géographie.

Bibliographie

- Aït-Touati, F. (2011). *Contes de la Lune. Essai sur la fiction et la science modernes*. Paris : Gallimard. 206 p.
- Berdoulay, V. (1988). *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris : Editions du CNRS. 106 p.
- Berthelot, J.-M. (dir.) (2001). *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : PUF. 593 p.
- Berthelot, J.-M. (dir.) (2003). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 312 p.
- Besse, J.-M., Blais, H. et Surun, I. (dir.) (2010). *Naissance de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*. Lyon : ENS Editions. 288 p.
- Blais, H. (2006). « La géographie académique entre sciences et belles-lettres (autour de la scission de 1803) » in Blais, H. et Laboulais, I. (dir.). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. p. 95 à 112.
- Blais, H. et Laboulais, I. (dir.) (2006). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. 350 p.
- Calbérac, Y. (2010). *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle*. Thèse dirigée par Isabelle Lefort. Université Lumière Lyon 2. 392 p. et 400 p.
- Claval, P. (2008). « Préface : Réflexion sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale » in Singaravelou, J.-P. (dir.). *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*. Paris : Belin. p. 7 à 26.
- Collignon, B. (2005). « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°2005-3. p. 321 à 331.
- Corbin, A. (1988). *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*. Paris : Aubier. 411 p.
- Cornuault, J. (2005). « Une expérience reclusienne : les Cahiers Elisée Reclus ». *Hérodote*. N°117. 2005-2. p. 53 à 56.
- Geertz, C. (1996). *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié. 152 p.
- Gourlaouen, S. (2004). *Elisée Reclus (1830-1905) : un géographe observateur des villes*. Mémoire de maîtrise dirigée par Jean-Luc Pinol Philippe Chassaingne. Université François Rabelais de Tours. 141 p.
- Herman, J. et Viala, A. (2004). « Belles-lettres » in Aron, P., Saint-Jacques, D. et Viala, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. p. 49 et 50.
- Laboulais, I. (2006). « La géographie dans les arbres encyclopédiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle » in Blais, H. et Laboulais, I. (dir.). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. pp. 63 à 93.
- Lafaille, R. (1989). « En lisant Reclus ». *Annales de géographie*. n°548. p. 445 à 459.
- Laplace-Treuture, D. (1998). *Le genre régional. Ecriture et transmission du savoir géographique*. Thèse dirigée par Vincent Berdoulay. Université de Pau et des Pays de l'Adour. 446 p.
- Latour, B. (2005). *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte. 664 p.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Le Seuil. 357 p.
- Netter, M.-L. (1981). « Elisée Reclus : une certaine conception de l'histoire ». *Hérodote*. n°26. p. 119 à 128.
- Orain, O. (2000). « Les 'postvidaliens' et le plain-pied du monde. Pour une histoire de la géographie » in Lévy, J. et Lussault, M. (dir.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin. 351 p. pp. 93 à 109.
- Parménie A. et Bonnier de La Chapelle C. (1953) : *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs : P. J. Hetzel*. Paris, Albin Michel, 684 p. p. 568 et 569
- Rancière, J. (1992). *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*. Paris : Le Seuil. 218 p.
- Reclus, E. (1911). *Correspondance. Décembre 1850 – Mai 1870*. Paris, Schleicher, 2 tomes
- Reclus, E. (1995 [1869]). *Histoire d'un ruisseau*. Arles : Actes Sud. Collection « Babel ». 219 p.
- Reclus, E. (1998 [1880]). *Histoire d'une montagne*. Arles : Actes Sud. Collection « Babel ». 230 p.
- Robic, M.-C. (1996). « Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950) » in Blanckaert, C. (dir.). *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècles)*. Paris : L'Harmattan.

Sarrazin, H. (2004). *Elisée Reclus ou la passion du monde*. Paris : Editions du Sextant. 241 p.

Volvey, A. (2003). « Terrain » in Lévy, J. et Lussault, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. p. 904 à 906.